

Gayl Jones

# Corregidora



Dalva



## Corregidora

Gayl Jones

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MADELEINE NASALIK

Chaque soir dans les cabarets du Kentucky, Ursa monte sur scène et chante le blues, ce qui rend fou de jalousie son mari. Une nuit, il se fait violent, Ursa tombe, perd l'enfant qu'elle portait. Il n'y aura personne à sa suite à qui raconter ces histoires qui la hantent, ces récits que sa mère et les femmes avant elles se sont transmis de génération en génération, pour prévenir leurs filles et pour ne jamais oublier. Des histoires d'hommes, surtout celle de Corregidora dont elles étaient les esclaves là-bas, au Brésil, et dans le lit duquel il leur a fallu gagner quelques miettes de pouvoir et de liberté.

Incontournable classique américain pour la première fois traduit en français, *Corregidora* est un grand chant de révolte et de liberté. Dans ce roman sensuel, charnel, on entend la voix des femmes soumises aux désirs des hommes, livrées aux élans passionnés ou rageurs de leurs corps, et qui rappellent que l'histoire de l'esclavage se grave aussi dans le ventre des femmes.

“C'est l'une des meilleures romancières américaines, et pourtant vous ignorez sans doute son nom.”

*The Atlantic*

*Les éditions Dalva mettent  
à l'honneur des autrices  
contemporaines. À travers  
leurs textes elles nous disent  
leur vie de femme, leur relation  
à la nature ou à notre société.  
Elles écrivent pour changer le  
monde, pour le comprendre,  
pour nous faire rêver.*

## Gayl Jones

Née en 1949 dans le Kentucky, elle est repérée par Toni Morrison qui devient son éditrice et publie *Corregidora*, son premier roman, en 1975. Elle est immédiatement acclamée par le monde des lettres américain. Ce premier livre est d'emblée considéré comme un classique contemporain, étudié par les élèves américains, tandis que l'autrice écrit cinq autres romans, trois recueils de poésie et enseigne à l'université avant de choisir de vivre à l'écart du monde. Après un silence de près de 22 ans, son dernier roman est paru en 2021 aux États-Unis.

Gayl Jones

# Corregidora

Roman

traduit de l'anglais (États-Unis) par Madeleine Nasalik

**D**alva

Titre original :  
*Corregidora*

Copyright © Gayl Jones, 1975

© Éditions Dalva 2022 pour l'édition française

ISBN 978-2-492596-55-1

Illustration de couverture : © Lucinda Rogers  
Conception graphique : Valérie Renaud et Rémy Tricot

*à mes parents*





I



Mutt et moi, on s'est mariés en 1947. À l'époque je chantais au Happy's Café, un rade sur Delaware Street. Ça le mettait en rogne, Mutt, que je chante alors qu'on était mariés, il disait que c'était pour ça qu'il avait fait de moi sa femme, pour subvenir à mes besoins. Moi je lui répondais que je ne chantais pas pour qu'on subvienne à mes besoins. Je ne pouvais pas faire autrement que chanter mais ça, il ne l'a jamais compris. On s'est mariés en 1947, en décembre, et l'année suivante au mois d'avril Mutt a débarqué au Happy's bourré comme un coing et il m'a donné l'ordre de descendre de la scène, sinon c'était lui qui allait m'en faire descendre. Je n'ai pas bougé et des types l'ont mis dehors. Quand j'ai repris ma chanson j'ai vu Mutt jeter des coups d'œil à l'intérieur, saoul, l'air mauvais, et à un moment il a disparu, j'ai pensé qu'il était rentré se mettre au lit pour cuver. Je passais toujours par la porte de derrière. On avait deux ou trois marches pas très larges à descendre, ensuite on enfilait une ruelle et on arrivait au Drake,

l'hôtel où je logeais avec Mutt en ce temps-là. J'ai souhaité bonne soirée à tout le monde et je suis sortie.

— C'est moi ton homme. C'est moi que t'écoutes, pas eux.

Au début je ne l'ai pas vu, planqué qu'il était dans l'ombre derrière la porte. C'est seulement quand il m'a attrapée par la taille que je me suis débattue.

— Ça me plaît pas que ces gars, ils te tripotent, a fait Mutt.

— Y a personne qui me tripote.

— Si, avec les yeux.

C'est à ce moment que je suis tombée.

À l'hôpital les docteurs ont annoncé qu'ils allaient devoir me retirer l'utérus. Après ça, Mutt et moi, c'était fini. D'ailleurs j'ai refusé qu'il me rende visite quand j'ai repris conscience. On m'a raconté qu'il est venu me voir pendant que j'étais dans le cirage. Il paraît que je me mettais à délirer et que, dans mes délires, je le traitais de tous les noms, et les médecins et les infirmières avec.

Le Happy's appartenait à Tadpole McCormick. Mâchoire carrée et pommettes saillantes, Tadpole débarquait tout droit de Hazard, un patelin du Kentucky. Je chantais déjà au Happy's du temps où c'était Demosthenes Washington le propriétaire, deux ans environ avant qu'il le revende à Tadpole. Je n'ai jamais compris pourquoi ce bar s'appelait comme ça, je n'ai jamais vu passer un seul gérant qui réponde au nom de Happy. Tadpole m'a raconté comment, gamin, il passait son temps à traîner autour des fossés infestés de

têtards, d'où son prénom peu commun, « le Têtard ». Il est venu me voir quand les docteurs ont autorisé les visites.

— Comment tu te sens, U.C. ?

Au lieu de s'asseoir à côté du lit, sur la chaise, il est resté debout.

— Ça peut aller.

— Paraît que t'as pourri la terre entière quand t'étais malade.

— Et comment.

À cela, il n'a rien répondu. Ça sautait aux yeux qu'il était mal à l'aise. Je lui ai proposé de prendre la chaise. « Nan merci », a-t-il fait. Et il a ajouté :

— Bon, chuis venu te dire qu'il a interdiction de se repointer au bar, alors à ton retour il te fichera la paix.

— Il a interdiction de se repointer chez moi aussi. T'as pris qui en attendant ?

— J'ai engagé un combo de jazz. Eddy Pace et son orchestre.

— Oh.

Pas de réaction.

— T'es au courant de ce qui s'est passé ? ai-je demandé.

De la tête, il a indiqué que oui.

— T'as déjà eu la sensation que ça grouille sous ta peau ?

Re-oui de la tête.

— Taddy, tu me ramèneras à la maison quand ce sera l'heure de rentrer ?

D'accord, il m'a dit.

Lorsque l'heure est venue Tadpole ne m'a pas raccompagnée au Drake. Il habitait un trois-pièces au-dessus du bar. J'ai dormi sur la banquette qui se dépliait. Lui, sur celle qui ne se dépliait pas. J'étais encore en petite forme et les fils n'allaient pas être retirés avant un bon moment. En guise de premier repas, il m'a préparé un potage aux légumes. Lui n'y a pas touché. Il s'est assis à mon chevet.

— Je suis contente que t'aies pas cru que je parlais du Drake quand j'ai dit « à la maison ».

— Il a encore le droit d'entrer au Drake.

Le potage était bon mais j'ai laissé les légumes. J'avais sans arrêt la nausée.

— J'aurais pensé que tu voudrais du rab.

— Non, j'ai pas très faim. Toujours un peu mal au ventre, avec la quantité de liquides qu'ils m'ont fait boire.

On était le soir et pourtant je n'entendais aucune musique monter du rez-de-chaussée.

— Il est où, l'orchestre ?

— J'ai demandé qu'ils viennent pas ce soir.

— Et les clients ?

— T'es plus importante que les clients.

Je suis restée sans rien dire, je sentais qu'il était encore gêné. Il m'a pris le bol des mains, il est retourné à la cuisine. Ensuite il a précisé :

— Ça les empêche pas de lever le coude.

Et il a ajouté :

— Je descends. Je remonte tout à l'heure, voir si t'as besoin de quelque chose.

- D'accord.  
Puis il est parti.  
À son retour, j'ai ouvert les yeux.  
— J'ai cru que tu dormais.  
— Non.  
— Tu devrais. Comment tu te sens ?  
— Toujours patraque. Le souci, c'est pas ce que je sens dans mon corps.  
— Qu'est-ce que tu sens alors ?  
— Que ce chemin était tracé d'avance dans ma vie — le chemin de la stérilité.  
— Ça se fait pas de demander à une femme d'encaisser un coup pareil sans broncher.  
— Et l'homme là-dedans ?  
— Mutt, tu veux dire ? Tu comptes pas te remettre avec, si ?  
— Non, je veux dire un homme, n'importe lequel.  
— Si j'étais le gars en question ça me poserait aucun souci. Les hommes en général, aucune idée.  
Je n'ai pas riposté. J'avais peut-être voulu l'entendre de sa bouche, je le reconnais, mais je n'avais pas eu l'intention de lui forcer la main.  
— Je ferais bien un petit somme.  
Il a éteint ma lampe et il est passé à côté, dans la chambre où se trouvait la banquette qui ne se déplaçait pas. Là, il a fermé la porte.

Allongée sur le dos, j'avais cette sensation que les docteurs m'avaient enlevé l'utérus, mais pas seulement. Pendant que Tadpole était en bas j'ai étudié pour

la énième fois les fils qui me barraient le ventre. Une fois les fils retirés j'allais pouvoir me remettre à travailler, et en prime... j'avais beau essayer de me convaincre du contraire, j'étais persuadée d'aller trop vite en besogne avec Tadpole. L'issue logique de nos discussions. C'était un besoin que j'avais, mais je n'allais rien lui offrir en contrepartie. Tellement de situations, à compter d'aujourd'hui, où j'arriverais les mains vides. J'avais dans l'idée de demander le divorce, naturellement... Le sommeil m'a emportée.

Le lendemain matin Tadpole m'a trouvée le regard fixé au plafond.

— T'as pas dormi ?

— Si, je me suis réveillée de bonne heure, c'est tout.

— À l'hôpital ils ont dit que tu pouvais prendre du jus au p'tit déjeuner. Rien de solide pour l'instant.

— Tu te cales sur leur menu ?

— C'est ça.

Il s'est rendu à la cuisine, il est revenu avec du jus de fruits. Pendant que je buvais il a vidé le bassin. À son retour il est resté planté là, à m'observer. J'ai froncé les sourcils mais je ne lui ai pas demandé d'arrêter. J'ai fini le jus et je lui ai rendu le verre. Il me l'a pris des mains, il est parti le ranger à la cuisine et il est revenu me regarder.

— Qu'est-ce qu'il y a, Taddy ?

— Rien. J'descends.

— D'accord. C'est ça que tu voulais ?

— J'remonte vérifier comment tu te sens un peu plus tard.



- Compris, Taddy.
- Il ne m'a pas lâchée des yeux.
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Le docteur veut te revoir pour des examens d'ici une quinzaine de jours. Je te conduirai.
- Entendu.
- Il est reparti au rez-de-chaussée.

Quand il est remonté je dormais, mais je me suis réveillée à la seconde où il a ouvert la porte.

- Tu t'es reposée ?
- Oui.
- Cat Lawson t'a préparé du bouillon de poulet.
- Remercie-la.
- C'est fait.

Catherine Lawson habitait en face du Happy's. Les gens allaient chez elle se faire décrêper les cheveux. Elle n'était pas coiffeuse de métier mais elle s'était quand même constitué une clientèle, qui la payait deux ou trois dollars le décrêpage.

Tadpole a rapproché la petite table, il est allé chercher une cuillère à la cuisine et il a retiré l'aluminium qui recouvrait le bol.

- D'abord tes pilules.
- Il m'a apporté mes pilules, j'en ai pris une avec un peu d'eau. Je n'ai pas touché aux morceaux de poulet. J'avais l'estomac encore barbouillé.
- Ils m'ont dit que t'avais une gastrite, aussi. Tu mangeais pas comme il faut.
- Je mangeais comme il faut, merci bien.

— Ou tu te faisais trop de mouron.

— Je peux pas t'en parler.

— J'en sais déjà pas mal.

— Dans ce cas y a rien qui m'oblige à en causer.

Le repas terminé il a remis la table à sa place et il a remporté le bol à la cuisine.

— Elle m'a dit si t'as besoin de quelque chose, n'importe quoi, faut pas hésiter à l'appeler.

— C'est gentil de sa part.

— Non, c'est pas une histoire de gentillesse. Elle tient à toi.

— Ça fait plaisir de l'apprendre.

Tadpole m'a touché le front.

— D'après ce qu'ils m'ont raconté t'as fichu une sacrée trouille aux infirmières. Avec toutes les insultes que tu leur as envoyées. Certains mots, c'est la première fois de leur vie qu'elles les entendaient. Elles ont pas arrêté de me demander : « Elle serait pas Tsigane, des fois ? »

— Tu leur as dit quoi ?

— J'ai dit non. J'ai dit que si toi, t'étais une Tsigane, alors moi je venais de Russie.

— Et qu'est-ce que t'en sais d'abord ? Y a peut-être un Russe qui a troussé ton arrière-grand-mère dans un bateau sur la Volga, ou un truc comme ça.

— Elles te tapent sur le ciboulot, ces pilules ou quoi ?

— J'ai pas besoin de pilules pour ça.

Il n'a rien répliqué. Je n'ai rien ajouté. Il s'est assis au bord du lit.

— Ursa Corre. Le U, je sais ce qu'il représente, mais pour le C je me trompe à chaque fois. Corrente. Corredo.

— Corregidora. Ce bon vieux Corregidora, le Portugais négrier et proxénète (c'est comme ça qu'on dit, proxénète ?). Il s'envoyait ses propres putains et s'est constitué son propre cheptel. Les putes baisaient leurs michetons et elles lui rapportaient le pognon qu'elles gagnaient. Ma grand-mère, sa fille à lui, il ne s'est pas privé de la culbuter. Elle m'a expliqué que quand l'esclavage a été aboli par là-bas, ils ont brûlé tous les papiers, pour faire croire que ça n'avait jamais existé chez eux.

— Qui t'a raconté ça ?

— Mon arrière-grand-mère, qui a raconté ce qu'elle avait subi à ma mamie qui n'en savait rien, et ensuite mamie a raconté à maman ce que les deux ont subi et au bout du bout c'est à moi que maman a raconté ce qu'elles ont traversé toutes les trois et on était censées se transmettre les histoires de cette manière, de génération en génération, afin de ne jamais oublier. Même s'ils ont tout brûlé, ni vu ni connu j't'embrouille. Et la génération d'après, hein, elle est où ?

Tadpole a hoché la tête sans mot dire.

J'ai demandé :

— Elle va bien, Cat ?

— Elle a pas à se plaindre, de ce qu'elle m'a dit. Je remontais la rue quand elle m'a lancé : « T'as installé U.C. à l'étage, pas vrai ? » « Exact », j'ai dit. Je m'attendais à un commentaire, tu vois. C'est là qu'elle m'a fait : « Alors entre. J'ai préparé du bouillon de poulet, tu lui apporteras. J'ai pas voulu monter vu qu'elle vient de sortir de l'hôpital, les bonnes femmes deviennent de

vraies teignes dans ces cas-là et moi, les teignes, j'préfère les éviter. Dis-lui que je passerai quand elle se sera retapée. »

— Oui, je me suis demandé pourquoi elle montait pas me voir. Explique-lui que j'ai arrêté de jurer comme un charretier.

— C'est vrai, ça ?

— Mmmh hum.

— Je suis entré et y avait une odeur chez elle, ça puait le cheveu cramé... À moi on m'a rien dit.

— De quoi tu parles ?

— Les histoires qu'elle t'a racontées, ta mémé. Certains sont plutôt du genre à garder les choses au-dedans, faut croire.

— Ben, on peut pas tout garder au-dedans. Et figure-toi que le vieux Corregidora est le père à la fois de ma grand-mère et de ma maman.

Taddy a froncé les sourcils, réduit au silence.

— Maman n'a pas arrêté de me répéter, Ursa, faut que t'assures la postérité. J'ai grandi avec ça.

Toujours aucune réaction de Tad. Puis il a parlé :

— Dans ce cas c'est de la haine que t'as pour lui, pas vrai ?

— Je le connais même pas, ce salopard.

Il s'est renfrogné, j'ai compris alors qu'il ne faisait pas allusion au vieux mais j'ai continué, mine de rien.

— J'ai une photo de lui. Une photo que l'arrière-grand-mère a fait sortir en catimini, j' imagine, pour savoir qui on devait haïr. Grand et le poil tout blanc, cheveux, barbe et moustache, un fossile avec une

béquille et le pied en canard, pas tordu vers l'intérieur, en canard. Le cou projeté en avant comme s'il gueulait contre le vide. Un Portugais timbré. Ça m'arrive de la ressortir, pour me rappeler la sale gueule qu'il avait.

— T'as pas compris de qui je parlais ?

— Seulement après coup.

Tad n'a rien répondu. Il n'a pas exigé de réponse. Il m'a laissée là et il est redescendu.

*Marin portugais reconverti en propriétaire de plantation, il l'a arrachée aux champs alors qu'elle n'était qu'une enfant et il l'a mise au turbin, encore enfant, dans son bordel. Elle sortait tapiner ou il faisait venir le micheton et ce qu'elle gagnait, c'est lui qui l'empochait. Il avait tout un harem qui travaillait pour lui. Elle, c'était le joli lot aux yeux en amande et à la peau couleur grain de café, sa préférée. « Une brave petiote. Ma meilleure gagneuse. Dorita. Ma petite pépète d'or. »*

*Grand-Mé prenait place dans le rocking-chair. Moi, sur ses genoux. Elle ressassait la même histoire. Elle me tenait par la taille, je lui tournais le dos. Elle racontait et moi, j'étais fascinée par ses mains. Un coup repliées, un coup dépliées. Je ne bougeais pas, même quand elle me lâchait, et parfois j'apercevais la sueur au creux de ses paumes. De nous toutes elle avait le teint le plus foncé, c'était elle, la femme grain de café. Les mains sillonnées de rides. On aurait cru que les mots lui portaient secours, que cette répétition obstinée leur permettait de prendre le pas sur le souvenir, de le transcender en un sens. Comme s'ils suffisaient à tisonner sa colère. Une fois, embarquée dans son histoire, elle s'est mise à me froter les cuisses et j'ai senti ses paumes moites au contact de mes jambes. À cet*

*instant elle s'est rendu compte de ce qu'elle faisait, elle a arrêté et elle a replacé ses mains autour de ma taille.*

*« Un solide gaillard en c'temps-là. Les ch'veux noirs, raides et gras. Un costaud. L'aurait pu passer pour un membre de la tribu Creek, ces Indiens qui trimaient dans les mines de charbon, mais si t'avais l'audace de dire qu'il avait une tête d'Indien il enrageait tellement qu'il te foutait une volée. J'ai pas oublié le jour qu'il m'a sortie du champ, ça non. C'est du café qui poussait dans le coin. À des endroits ils cultivaient la canne à sucre, à d'autres le coton ou le tabac, comme par là-bas. Ailleurs ils faisaient descendre des gars, tes frères, à la mine. Il est passé le premier, il m'a espliqué qu'il se chargeait du débouillage. Après quoi il a commencé à en faire venir d'autres, des qui me payaient, et fallait que j'lui donne c'que j'gagnais. Ah oui, il a eu un coup de sang, c'est ça qui lui a tordu le panard. Paraît qu'il a prié et convoqué tous ses nègres un par un pour promettre un petit pactole à celui qui lèverait le sort, et ils ont tous répondu qu'ils l'avaient pas marabouté. Il s'est requinqué, quand même, il a pas cassé sa pipe. Il s'est juste retrouvé avec le pied de traviole et il est resté tout pareil. Ça lui a causé un souci au cou, aussi, passqu'il donnait toujours l'impression qu'il cherchait quelque chose par terre, même s'y avait rien. Je sais pas comment qu'il a clamsé, quand c'est arrivé je m'étais déjà carapatée en Louisiane, mais ma main à couper qu'il a pas eu une mort tranquille. Ah bah, la photo, elle a été prise juste après son coup de sang. Je l'ai fauchée comme ça plus tard, chaque fois après que le mal frappait, j'ai pu la montrer autour de moi et dire "c'te gueule-là, c'est la gueule du mal". Tu comprends ? Il s'est plus vidé les couilles que tous les autres, pour sûr. Nan, je sais pas ce qu'il a fait avec celles qui sont restées. »*

*La sueur au creux de ses mains. Ses paumes comme de l'or bruni par le soleil.*

— Tu dormais ?

— Non, je rêvais.

— De quoi ?

— Je t'ai déjà raconté.

Tadpole n'a pas répondu. Il était monté avec des cartons.

— Je t'ai rapporté tes affaires.

— J'allais te le demander, mais j'ai pas voulu te déranger encore une fois.

— J'aurais dû y penser. Ça m'est venu quand t'as commencé à parler de cette photo.

— Oh. Il était là ?

— Non. Il a vidé le plancher. Ils m'ont dit qu'il avait mis tes affaires dans des cartons et qu'ils les ont gardés au chaud. Au cas où quelqu'un viendrait les récupérer.

— Ils ont dit où il était allé ?

— Ça t'intéresse ?

— Non. Je m'en fous. Laisse-moi voir si tu as tout ramené.

— J'ai trouvé que ces deux boîtes-là.

— J'avais pas grand-chose.

Il a posé les cartons devant moi et il a procédé à l'inventaire pendant que je lui disais quoi faire. Tout était là.

— Dans l'enveloppe marron, la photo.

Il a sorti la photo et il l'a regardée, puis il l'a remise à l'intérieur. Toujours sans prononcer un mot. Il a posé les cartons au pied du lit.